

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.  
ETRANGER fr. 10, plus les frais de posta.  
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

**SOMMAIRE.** - Gravures: - Le Lieutenant-Général Baron Jolly, ancien Membre du Gouvernement Provisoire. - Jacques Van Artevelde haranguant les Métiers gantois. - Bancs-Pupitres pour Familles et Pensionnats. - Grande Cavalcade historique. Le Char des Libertés Communales. - L'Oryctérope ou Cochon de Terre.  
**TEXTE:** - Nos Gravures. - Aléyde de Hamal. Chronique belge du XIVe Siècle. - Astronomie. Distance effrayante des Etoiles. - Quatre Couplets sur les Dindons. - Poésie et Philosophie des Voyages. - Géographie Bachique. - A Propos d'Epingles. - La Tour au Lierre. Roman.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.  
à BRUXELLES.  
Administrateur: C. APPELIAS.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 45.

— 10°. ANNÉE. —

11 Septembre 1880.

## NOS GRAVURES.

### LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL BARON JOLLY, ANCIEN MEMBRE DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

M. le lieutenant-général baron Jolly est un des trois derniers survivants parmi les membres du Gouvernement Provisoire. Les deux autres sont MM. Rogier et de Coppyn.

Issu d'une famille anglaise fixée en Belgique depuis la première moitié du dix-huitième siècle, M. Jolly naquit à Bruxelles le 13 avril 1799. Il entra en 1816 à l'École Militaire de Delft, et à la suite de brillantes études, il devenait officier du génie, en restant toutefois attaché à cet établissement en qualité de professeur. Après avoir passé par les différents services de son arme et avoir pris part à l'érection des fortifications que l'on élevait autour de Termonde, M. Jolly quitta l'armée lors de son mariage, en 1823.

Les événements de 1830 le trouvèrent à Bruxelles, s'occupant de beaux-arts, mais ne restant cependant pas étranger au grand mouvement d'opinion, précurseur de l'orage qui allait éclater.

C'est sur l'initiative de M. Jolly que fut nommée, à l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, cette „Commission Administrative” qui personnifia la Révolution, et, avec l'adjonction de nouveaux membres, prit le 26 octobre le nom, devenu célèbre, de „Gouvernement Provisoire.” Membre de ce Gouvernement, comme il l'avait été de la Commission Administrative, M. Jolly prit une part des plus actives à ses travaux, et, à travers les bons et les mauvais jours, il resta à ce poste de danger et d'honneur jusqu'au moment où le pouvoir fut remis au Congrès National.

Bien qu'ayant fait partie de cette réunion d'hommes dévoués qui exerça la souveraineté avec tant d'énergie, de sagesse et de modération, et qu'il eût surtout consacré ses efforts à la constitution de la force publique et à l'organisation de la défense du territoire, il

ne voulut conserver, à la dissolution du Gouvernement Provisoire, que le grade de colonel du génie.

Après avoir été ministre de la Guerre et aide-de-camp du Régent, il prit part à tous les événements militaires et à tous les travaux importants des premières années du nouveau royaume, notamment à la délimitation des frontières entre la Belgique et la Hollande. Président de la Commission des limites, il eut la satisfaction de mener à bonne fin cette épineuse mission. Il prépara aussi les premiers



LE LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON JOLLY, ANCIEN MEMBRE DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

travaux de la belle carte militaire du pays, qui vient seulement d'être terminée.

M. Jolly rentra dans la vie privée après avoir occupé, pendant plus de dix ans, la position de lieutenant-général. Il est Grand Cordon de l'Ordre de Léopold.

### JACQUES VAN ARTEVELDE HARANGUANT LES MÉTIERS GANTOIS.

Ce tableau de M. Lebrun, après avoir figuré à l'Exposition triennale et internationale des Beaux-Arts de Namur, se trouve aujourd'hui à la grande Exposition du Palais des Arts à Bruxelles.

Voici quelle page de notre histoire il retrace: Le roi d'Angleterre, Edouard III, élevait des prétentions sur la couronne de France, comme descendant des Valois du côté de sa mère, et s'appretait à aller attaquer son adversaire sur le Continent. Pour assurer le succès de cette entreprise, il rechercha l'appui des princes belges et voulut forcer les Flamands à embrasser son parti. Mais de son côté le comte de Flandre, Louis de Nevers, travailla à entraîner ceux-ci dans l'alliance du roi de France. Les Flamands s'y refusèrent énergiquement, car leur commerce — l'industrie drapière — reposait sur l'importation des laines anglaises.

Certains démêlés qui s'étaient élevés entre des marins des deux pays, servirent de prétexte au roi d'Angleterre pour interdire l'exportation de la laine en Flandre; et il fit même arrêter tous les marchands flamands sur les marchés anglais. Edouard III pensait ainsi forcer le comte Louis de Nevers à entrer dans son parti et le détacher de la France.

Les villes flamandes se virent donc menacées dans leur principale industrie; le commerce resta interrompu, les ateliers se fermèrent et une partie de la population se trouva sans pain.

Dans cette triste situation, les corporations des métiers de Gand s'adressèrent à Jacques Van Artevelde, pour lui demander conseil et appui. Jacques les convoqua dans la plaine de la Biloque, près de Gand; nobles, bourgeois,

artisans, tout le monde s'y rendit.

Par son éloquence, Van Artevelde sut calmer les esprits; il annonça que, grâce à l'intervention pécuniaire de riches bourgeois, une grande quantité de laine allait arriver; il persuada à la foule que la tranquillité du pays était au

prix d'une neutralité complète dans cette guerre qui allait éclater entre l'Angleterre et la France; il leur donna cependant le sage conseil de se tenir prêts à toute éventualité, d'organiser les milices et de choisir leurs chefs.

La grande voix de Van Artevelde fut religieusement écoutée et ses conseils suivis en tous points. Il fut élu lui-même chef des milices gantoises; et, grâce à son habileté, à sa vigueur, à son influence, la Flandre vit renaître son ancienne splendeur.

Tel est le fait historique que M. L.-J. Lebrun a traité avec tant de vérité et de talent.

#### BANCS-PUPITRES POUR FAMILLES ET PENSIONNATS.

L'école d'aujourd'hui ne forme pas seulement l'esprit, mais aussi le corps. Voilà pourquoi nous appelons l'attention sur les Bancs-Pupitres brevetés pour familles et pensionnats, exposés par M<sup>rs</sup> Damman et Cassard, de Bruxelles (rue de la Tête de Mouton, 37).

La myopie, la déviation de la colonne vertébrale et des épaules, le manque de développement de la poitrine, sont autant d'affections attribuées à l'emploi de bancs-pupitres défectueux. Ceux-ci ont fait dans ces derniers temps l'objet de tant d'études, que pas une pièce dont ils se composent n'a été perdue de vue.

Le banc-pupitre que représente notre gravure a été construit sur les données du Conseil Hygiénique de la ville de Bruxelles, et les dimensions en ont été adoptées par la Députation Permanente du Brabant et par le Ministère de l'Instruction publique.

Mais, quels que soient les soins que les administrations apportent à la distribution des pupitres dans les classes, il se présente toujours cette difficulté que, par suite du départ ou de l'arrivée de quelques élèves, il y en a qui doivent se servir de bancs non appropriés à leur taille.

Si cet inconvénient est grand pour les écoles, il est encore plus grave pour les enfants qui travaillent en famille. Car, pour rester dans des conditions convenables d'hygiène, il faudrait que le banc-pupitre soit renouvelé à mesure que les enfants grandissent.

C'est pour obvier à cet inconvénient que M<sup>rs</sup> Damman et Cassard ont inventé leur banc pour familles, à hauteur variable. Au moyen d'un mécanisme aussi simple que possible, on peut varier la hauteur du banc comme celle du siège et les approprier ainsi aux différentes tailles.

Une note jointe à chaque pupitre, indique les hauteurs à donner pour les tailles de 1<sup>m</sup> à 1<sup>m</sup>50.

#### LE CHAR DES LIBERTÉS COMMUNALES.

(Grande cavalcade historique.)

Le splendide cortège historique et allégorique, qui, à trois reprises, a défilé dans les rues de Bruxelles, a été un des plus grands attrait de nos festivités jubilaires. Tout le passé de la nation, ses jours de gloire et d'héroïque grandeur, le souvenir de nos vieilles Communes, qui ont fondé la liberté belge, la brillante période de la Maison de Bourgogne, le règne fécond de Marie-Thérèse, tout cela reparaisait à nos yeux sous une forme des plus pittoresques et des plus artistiques. Après le passé, le présent: Léopold I et les libertés belges, puis l'Industrie, le Commerce, l'Agriculture, la Navigation, les Chemins de fer, les Arts, les Lettres, la Presse, la Musique, etc.

Le premier char, dont nous donnons une reproduction, est celui des Libertés Communales. Il était précédé d'un cortège de cavaliers, représentant les vieilles Communes belges, et suivis eux-mêmes de trompettes à cheval, de massiers flamands, de porte-étendards, des gildes de St-Georges et de St-Stébastien, de communiers armés du fameux „goedendag" et de porteurs d'emblèmes des différents métiers.

Ce char communal, dessiné par M. Den Duyts, est un vrai monument, un château

féodal, avec tourelles et fenêtres ogivales. Aux côtés, se remarquaient des dessins et des inscriptions; les dessins rappelant des épisodes de l'histoire de nos Communes et les inscriptions donnant les textes de célèbres traités de paix. Derrière, se voyait une forte cloche, la célèbre cloche Roelant, consacrée à célébrer la conquête des libertés communales. Ajoutons que ce char, autour duquel étaient fièrement campés quatre hommes d'armes, la pique à la main, était traîné par huit beaux chevaux caparaçonnés de drap bleu; il terminait le groupe communal, après lequel venait le groupe de l'époque provinciale.

#### L'ORYCTÉROPE OU COCHON DE T RRE.

L'oryctérope appartient à la famille des édentés et présente une partie des caractères qui rendent si remarquables les fourmiliers.

La peau de cet animal, généralement dure et très-épaisse, est presque nue sur les oreilles et le ventre, mais garnie de poils soyeux peu abondants sur le reste du corps.

La taille de l'oryctérope du Cap, celui que nous donnons en gravure, est de trois pieds; ses oreilles ont un peu plus d'un demi-pied et sa hauteur totale est d'environ un pied et un pouce. Le corps est d'un gris roussâtre, la queue est presque blanche. La terre lui sert de demeure, il s'y creuse une grotte; lorsqu'il a faim, il va chercher une fourmière; dès qu'il a trouvé cette bonne fortune, il regarde tout autour de lui pour voir s'il n'y a pas de danger; alors il se couche, et plaçant son groin près de la fourmière, il tire la langue; les fourmis montent dessus; aussitôt il la retire et tout est gobé. La nature a fait en sorte que la partie supérieure de cette langue, qui doit recevoir les fourmis, fût couverte d'une matière visqueuse et gluante, qui empêche ces petits animaux de s'en retourner. La chair de cet animal est de fort bon goût et très-saine.

#### ALÉYDE DE HAMAL.

CHRONIQUE BELGE DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE.

#### IV.

A commencer d'une heure, la foule se porta vers la plaine de Monplaisir, qui était transformée en champ de foire, car, selon l'usage, on avait permis à des marchands ambulants et à des saltimbanques d'y établir leurs échoppes et leurs barraques, afin que le menu peuple eût aussi ses réjouissances.

Le cirque du tournoi avait été construit à hauteur du village de Schaerbeek.

Il était disposé de manière à permettre au public, qui se serait porté sur le terrain élevé à droite, de pouvoir plonger ses regards dans l'enceinte; c'est-à-dire que les galeries en gradins n'occupaient que les deux tiers de l'arène et que la vue sur la campagne, du côté du village, était libre.

Une porte principale, donnant entrée dans le cirque, séparait les galeries en deux parties; au dessus de ce passage, on avait construit la loge ducale, décorée avec magnificence et surmontée de deux écussons aux armes de l'empire et du duché de Brabant.

A droite et à gauche de la loge ducale, s'en trouvaient d'autres pour les personnages de distinction; puis venaient les galeries en gradins pour les autres personnes admises dans l'arène.

Aux extrémités des galeries on avait laissé deux autres portes; c'était par là que les combattants devaient entrer. A côté de ces passages étaient construits de jolis pavillons pour les chevaliers qui se proposaient de venir tenter le sort du combat. On les avait décorés avec élégance; chaque combattant qui venait momentanément s'y installer devait planter sa bannière au faite du réduit. Deux valets, à la livrée du duc, étaient attachés à chaque pavillon, pour le service des chevaliers et de leurs montures.

Au-delà de ces pavillons on avait dressé des

réduits pour les maréchaux-ferrants, les armuriers et autres artisans, au service desquels on aurait pu avoir besoin de recourir.

Vers une heure de relevée, tous les nobles seigneurs de la capitale et ceux venus à Bruxelles pour la fête, montés, eux et leurs écuyers, sur des chevaux fringants, vinrent se ranger devant le palais ducal, attendant la sortie de l'empereur, pour lui faire escorte. Ils étaient précédés de leurs hérauts d'armes portant leurs bannières.

Au son de deux heures, le duc de Brabant et le prince impérial vinrent se mettre à la tête de toute cette brillante cavalerie. Parurent ensuite les chars de la cour: l'empereur et la duchesse de Brabant dans le premier; les autres occupés par les dames d'honneur et par les épouses et les filles des seigneurs faisant escorte.

On se mit en marche, une troupe de halbardiers en tête, un corps de piquiers suivant le cortège pour le protéger contre les envahissements de la foule.

Le cortège traversa d'abord la place aujourd'hui nommée Place Royale, descendit la Montagne de la Cour, la rue de la Madeleine, celle du Marché aux Herbes Potagères, tourna à droite pour prendre la rue des Fripiers et se dirigea ensuite directement vers la plaine.

Inutile de rappeler que toutes les rues avaient été pavoisées avec goût, et qu'on voyait aux fenêtres des maisons tout ce que la capitale possédait en fait de jolies Bruxelloises.

A l'arrivée sur la plaine, l'empereur fut de nouveau acclamé par la foule. Ayant la duchesse à son bras, il entra dans l'arène et alla s'installer dans la grande loge, où le duc de Brabant, le prince impérial et plusieurs dames de distinction allèrent aussi prendre place.

Les autres dames, parmi lesquelles on distinguait la comtesse de Looz et sa jolie pupille, Aléyde de Hamal, s'installèrent dans les loges avoisinantes.

Quand tout le monde fut assis, les fanfares sonnèrent et un héraut d'armes vint au centre du champ clos, proclamer le tournoi ouvert.

#### V.

Deux champions entrèrent d'abord en lice.

C'étaient deux cadets de famille: le vicomte d'Aerschot et le jeune d'Assche. D'Assche fut vainqueur et alla recevoir la couronne de lauriers des mains de la belle baronne d'Herkenrode; vinrent ensuite le sire de Hinisdael qui combattit le sire de Duras; celui-ci fut vaincu.

D'autres entrèrent en lice, puis d'autres encore. Enfin, à l'apparition d'un chevalier au costume original, monté sur un grand cheval noir, des murmures, des chuchotements se produisirent parmi les spectateurs, et le nom de Mohet fut prononcé sur quelques bancs.

Celui que ses compatriotes avaient gratifié de ce sobriquet, et qui venait de faire son entrée dans le cirque, était un des descendants d'une ancienne famille liégeoise dont nous taïrons le nom, vu qu'elle existe encore. Le surnom de „le Mohet," mot wallon qui signifiait „l'Epervier," lui avait été donné à cause de sa conduite, où la violence le disputait souvent à l'équivoque. Il avait, disait-on, été mêlé à plus d'une affaire ténébreuse, d'où il n'était sorti, sans y laisser de ses plumes, que grâce à la protection du prince de Liège. On disait aussi, mais timidement, qu'il était l'espion du secrétaire intime du prince. Ceux qui le connaissaient particulièrement le redoutaient, mais le souffraient, comme on souffre dans une famille un fils mauvais sujet que l'on ne désespère pas de ramener dans la bonne voie.

Celui qui avait à croiser une lance avec cet aventurier était le chevalier René de Hozémont, écuyer d'Arnold, seigneur de Rummen, comte de Looz.

René de Hozémont, descendant de l'ancienne famille de ce nom, était un beau jeune homme de vingt-cinq ans; bon chasseur, habile dans l'art de manier un cheval, et très-fort dans tous les exercices du corps. Il avait reçu une très-brillante éducation. Le comte Arnold, dont il avait conquis la sympathie, se l'était d'abord attaché comme écuyer, puis en avait fait son confident intime. Le comte semblait même vou-

loir rétablir sa fortune, que les parents du jeune homme avaient en partie dissipée, et on se disait, en secret, qu'il le destinait comme époux à l'héritière de Hamal, sa pupille.

A l'apparition de René dans l'arène, tout le monde fut pris d'un sentiment de pitié pour ce beau jeune homme, qui allait avoir à lutter contre un combattant ayant déjà remporté plus d'une victoire dans des combats semblables, et dont plus d'un redoutait la lance.

Les combattants se placèrent face à face. Au signal de l'attaque, ils s'élançèrent l'un sur l'autre. René porta un vigoureux coup de lance en pleine poitrine à son adversaire; mais celui-ci, très-bon cavalier, chancela à peine. Le coup qu'il porta à son tour à René, glissa sur la cuirasse et passa sous le bras. Quelques uns des spectateurs, qui connaissaient le Mohet et l'avaient souvent vu à la lutte, disaient qu'il avait ménagé son adversaire.

Les deux cavaliers reprirent du terrain; ils s'élançèrent de nouveau l'un contre l'autre.

Il semblait que René allait succomber quand tout-à-coup le Mohet, atteint de rechef en pleine poitrine, fut désarçonné.

A cette chute imprévue, des hurras formidables sortirent comme la foudre de toutes les poitrines.

Cette victoire obtenue, René piqua des deux vers la loge de la comtesse de Looz, et alla recevoir des mains de cette noble dame le signe distinctif de récompense.

Un spectateur attentif aurait pu à ce moment voir Aléyde de Hamal émue de joie et de bonheur. Ses regards rencontrèrent ceux de René qui semblaient dire: „C'est pour vous que j'ai vaincu, et c'est par vous que j'aurais voulu être couronné”.

Après qu'il eût reçu le prix de sa victoire, René, poussé par un sentiment de courtoisie, courut vers son adversaire, qui s'était prestement relevé; il le conduisit vers la comtesse, à laquelle il le présenta. Après s'être incliné devant la noble dame, le Mohet dirigea vers Aléyde un regard d'oiseau de proie, qui glaça la jeune fille et lui fit éprouver un de ces sentiments d'inquiétude que nous inspire l'appréhension d'un grand danger à redouter.

Les lutteurs continuèrent encore quelque temps à combattre, jusqu'à ce que plus aucun chevalier ne se présentât dans l'arène pour rompre une lance.

L'empereur, ayant la duchesse à son bras, sortit du cirque. Toute sa suite en fit autant, et l'on reprit le chemin de Bruxelles. Le soir, il y eut encore illumination et partout fête de nuit.

Le lendemain, l'empereur partit avec son fils pour Paris, et Bruxelles rentra dans son calme ordinaire.

## VI.

De retour à Rummen, Arnold, s'appuyant sur la nouvelle charte que l'empereur venait de lui octroyer, somma le prince de Liège de faire évacuer ses domaines par les troupes qu'il y avait lancées. Mais celui-ci, ne tenant aucun compte de la décision impériale, fit au contraire renforcer le nombre de soldats qui avaient envahi le comté, et qui s'emparèrent des villages de Diepenbeek, Cortessem, Hertzen, Goethem et de Looz-la-Ville.

Arnold mit ses troupes en campagne, non pas pour livrer à l'ennemi immédiatement une bataille décisive, la saison étant trop avancée, (on était au mois de décembre,) mais au moins pour repousser les brigandages commis journellement par les soldats liégeois.

Le commandement général fut donné à Gérard de Wesemael, descendant du bâtard de ce nom, et qui, comme son aïeul, avait fait preuve de grande bravoure militaire et était très-capable dans les opérations de la guerre.

A la suite d'une vive escarmouche, les troupes que commandait René virent un matin accourir vers elles deux cavaliers allant ventre-à-terre, que d'autres hommes à cheval poursuivaient. Ils furent aussitôt arrêtés et conduits devant le commandant.

Quelle ne fut point la surprise de René en

reconnaissant le Mohet dans l'un de ces deux hommes!

— Je viens, dit celui-ci, me ranger parmi vous et combattre pour la cause du comte Arnold, si vous voulez bien me recevoir.

Il ajouta qu'il avait été obligé de fuir le pays de Liège, à cause d'un décret de bannissement que le prince avait lancé contre lui, parce qu'on l'accusait d'avoir trahissement tué en duel un des membres de la famille de Warfusée, tandis que le duel avait eu lieu d'après les règles voulues; qu'il était indigné de la conduite du prince à son égard, lui qui avait, disait-il, risqué plus d'une fois sa vie pour son service.

René l'accueillit avec des démonstrations bienveillantes; il le présenta au commandant en chef, en lui faisant part des dispositions qu'il avait manifestées d'entrer au service du comte.

— Chevalier, lui dit de Wesemael, vous n'accepteriez pas, j'en suis certain, un rôle subalterne dans nos rangs, et je ne puis vous confier, à vous étranger, un commandement supérieur... Cela porterait ombrage à nos chefs. Mais je puis vous attacher au corps de cavalerie que commande le chevalier de Wellen; là, vous pourrez, à l'occasion, utiliser votre lance, que vous maniez si bien, à ce que l'on dit.

L'impression faite par le Mohet sur l'esprit du chef de l'armée lossaine, n'avait pas été avantageuse; le vieux routier n'avait aucune confiance dans ce transfuge, et ce ne fut que par déférence pour René de Hozémont, qu'il autorisa sa présence à l'armée, mais près du corps qui se trouvait en seconde ligne. Recommandation fut faite à de Wellen de lui témoigner des égards, tout en surveillant ses allures et celles du cavalier venu avec lui et qui semblait lui servir d'écuyer et de domestique.

(A continuer.)

## ASTRONOMIE.

## DISTANCE EFFRAYANTE DES ÉTOILES.

Supposez que l'étoile Sirius, qui est la plus proche de la terre, en soit éloignée cent mille fois plus que le soleil, ce qui est encore au-dessous de la vérité, un boulet de canon — non de Krupp mais de 24, — chargé de 8 kilogr. de poudre, faisant trois myriamètres ou environ six lieues par minute, conservant sa première vitesse, et qui serait 6 ans à venir du soleil à la terre, mettrait 600,000 ans à venir de Sirius.

\*\*

Cela paraît incroyable; mais si l'on calcule la distance du soleil à la terre, qui est de plus de 36 millions de lieues anciennes, on trouvera que, multipliée par 100,000 fois, il en résultera un produit de plus de 3 trillions, 300 billions ou milliards de lieues. Quelle énorme distance! Cependant, un boulet de canon, de la force de celui qu'on suppose, est d'une très-grande vitesse, et pourtant il volerait pendant 600,000 ans!

Mais certains savants sont bien autrement hardis dans leurs calculs: ils portent la distance de Sirius à 500,000 fois celle du soleil!

Si l'étoile Sirius est la moins éloignée de la terre, que sera-ce donc de toutes celles que l'on aperçoit à peine?

\*\*

Pour donner une autre idée de la prodigieuse distance des étoiles, même les moins éloignées, Arago fait encore cette supposition:

Imaginez le soleil réduit à 30 centimètres de diamètre, au milieu du bassin des Tuileries; — Mercure, en proportion, placé à 11 mètres  $\frac{1}{3}$ ; — Vénus à 21 mètres  $\frac{1}{3}$ ; — la terre à 29 mètres  $\frac{2}{3}$ ; Mars à 45 mètres  $\frac{1}{2}$ ; — Uranus à la grille du Pont-Tournant; l'étoile la plus voisine serait par exemple à Marseille.

Ainsi, pour ceux qui ne connaissent pas le

bassin en question, supposez environ 200 mètres, et vous aurez déjà pour Uranus, la planète la plus loin du soleil, une modeste distance de plus de 660 millions de lieues anciennes. Que si vous considérez ensuite la distance de Paris à Marseille, qui est d'environ 200 lieues, voyez quel prodigieux éloignement!

\*\*

Enfin, la lumière du soleil, parcourant ces 36 millions de lieues en près de 8 minutes, celle d'Uranus, dans la même proportion, ferait environ 280 millions de lieues en une heure. Il y a telle étoile qui est dix ans à nous faire parvenir sa lumière; il y en a même, suivant Herschell, qui ne la donneraient qu'au bout de 2 millions d'années. — Cela se conçoit, puisque l'espace des cieux est infini.

Et si cet espace est peuplé de soleils, qui sont de véritables étoiles, quel nombre leur assigner? Herschell en a trouvé 75 millions. — Comme les meilleurs télescopes ne les font pas toutes découvrir, jugez! inclinez-vous!

J. MÉRÜ.

## QUATRE COUPLETS SUR LES DINDONS.

Amis, que la gaîté rassemble,  
Pour dîner et pour rire ensemble;  
Prêtez-moi l'oreille un instant:  
Mon sujet est intéressant...  
On chante du siècle où nous sommes  
Et les grands et les petits hommes,  
Moi, sans prendre de si hauts tons,  
Je prétends chanter... les dindons!

Voyez-les, fiers de leur plumage,  
S'enorgueillir de leur ramage;  
Ils ont de l'oiseau de Junon  
Et les manières et le ton:  
Dans la colère ou dans la joie,  
Leur queue en cercle se déploie;  
Et souvent, pour cette raison,  
On prend le paon pour le dindon.

C'est surtout, quand on est à table,  
Que le dindon est agréable...  
Comme il est l'âme du festin!  
On l'attend pour se mettre en train.  
Mais aussitôt qu'il se présente,  
Chacun s'égaie, on rit, on chante,  
Car le maître de la maison  
Veut qu'on fasse honneur au dindon.

Les gens riches, titrés, en place,  
Les artisans, la populace,  
Comme vous et moi sont d'avis  
Que les dindons sont d'un grand prix.  
Même plus d'un grand de la terre,  
Soir et matin, d'un cœur sincère,  
Va, répétant: „Comme ils sont bons!  
Dieu, conservez-nous les dindons!”

UN COQ DE VILLAGE.

## POÉSIE ET PHILOSOPHIE DES VOYAGES.

Quatrième et dernier article.

Les voyageurs poètes appartiennent surtout à la France. Suivez le bon Lery aux terres américaines, écoutez-le, au sein des antiques forêts du Brésil, émerveillé du spectacle sublime que présentent ces grandes voûtes de verdure festonnées de lianes comme un temple est orné de fleurs; enivré des parfums sauvages que le soleil aspire comme un encens divin. En présence de ces Indiens naïfs qui devinent son enthousiasme sans le comprendre, il s'écrie, plein d'effusion et de tendresse „Sus, sus, mon âme, il te faut dire joie”.

En d'autres instants, son âme de poète est unie à un esprit de savant; il sait regarder d'un œil curieux une fleur, un papillon; il sait tout ce qu'ont dit les gros livres du temps.

Mais la science du seizième siècle a disparu;

et il semble que le poète se soit rajeuni avec les âges. C'est sans doute parce qu'il a compris avec un ardent enthousiasme cette nature des tropiques qui ne vieillit jamais.

Le rival de Lery, André Thevet, comprend

admirablement la poésie des traditions religieuses; ce qui est si rare au seizième siècle. Son esprit est élevé, mais son cœur est sans ardeur. Ces deux hommes ne pouvaient se comprendre; ils se sont détestés. Cependant voyez comme

le moine a bien senti tout ce qu'il y avait de noble dans les poésies primitives d'un peuple enfant; il devine presque une des grandes questions de notre siècle quand il dit: „Si ces bonnes gens n'étaient sans lettres, j'eusse cuidé



JACQUES VAN ARTEVELDE HARANGUANT LES MÉTIERS GANTOIS, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABLEAU DE M. L.-J. LEBRUN.

qu'ils auraient emprunté toutes ces bayes à Homère!"

\*\*

En ce temps, un des héros de Scott, sir

Walter Raleigh, débarque à l'embouchure de l'Orenoque. Ce n'est pas le spectacle imposant du grand fleuve qui frappe cet Anglais dévoré d'ambition: il faut d'autres splendeurs à sa reine hautaine; il devient poète par avarice;

son ardente imagination invente „l'Eldorado," ou plutôt fait un monde merveilleux d'une tradition sauvage; il peuple le Nouveau-Monde de syrènes trompeuses, d'hommes acéphales, comme Hayton et Odric en avaient peuplé l'Asie.

Son ouvrage fut un conte oriental, où les rois couverts d'or commandent dans des cités d'argent. Chez lui, aucun prestige ne vient du cœur. Je crois presque qu'il trompe sans être trompé, chose rare au XVI<sup>e</sup> siècle. Le titre de son livre n'est qu'un mensonge impudent, qui n'excite plus qu'un sourire au XIX<sup>e</sup> siècle, mais qui au XVI<sup>e</sup> faisait fermenter la soif du carnage et de l'or dans tous les cœurs.

Qu'on se représente un moment l'effet que devait produire sur certains esprits frappés des découvertes de Cortès et de Pizarre, un petit livre, une espèce de pamphlet, propre par son apparence à devenir populaire, où se lisait : „Découverte du grand, riche et magnifique empire de la Guyanne, avec une relation de la Grande Cité d'or de Manoa, par le chevalier Raleigh.”

Bien des têtes en furent tournées, puisque l'histoire parle d'une seconde expédition. On peut dire, pour excuser Raleigh, que le XIX<sup>e</sup> siècle découvre tous les jours, en souriant, l'origine de ses contes; mais le jeu fut sanglant, et les hommes simples y



BANCs-PUPITRES POUR FAMILLES ET PENSIONNATS.

sont encore trompés, puisqu'on cherchait naguère encore la grande ville aux Toits d'Or, qui, selon les Indiens, se mire dans le ciel, et reparait dans la Voie Lactée. L'illustre François Drake, comme l'appellent les livres du temps, employait plutôt les actions que les paroles; mais quand on le voit couvert de son armure de fer, au milieu des sauvages de la Virginie, qui exécutent devant lui leur danse de guerre, parés de leurs plumes éclatantes, on rêve une de ces scènes merveilleuses que reproduit notre théâtre. Au milieu de l'éternelle jeunesse de la nature, Ponce de Léon, lui, ne cherche que la Fontaine de Jouvence, et il découvre le beau pays des Florides, dont le nom rappelle l'éclatante parure d'un printemps sans fin.

Mais à toutes ces âmes ardentes et ambitieuses, je préfère encore la bonhomie religieuse du simple Hans Staden, prisonnier durant neuf mois d'une nation puissante du Brésil; toujours en présence d'une mort effroyable, il se contente de dire un psaume quand les sauvages lui ordonnent d'entonner son



GRANDE CAVALCADE HISTORIQUE. — LE CHAR DES LIBERTÉS COMMUNALES.

chant de mort. On sent avec quelle résignation il a remis sa vie à l'arbitre suprême, et s'il répand quelques larmes, c'est qu'un dernier souvenir de la patrie se mêle à sa prière. Aussi éprouve-t-on une joie à la fois vive et profonde quand un incident puéril le sauve d'un effroyable festin.

\* \*

C'est, du reste, une chose merveilleuse comme les titres des diverses relations du XVI<sup>e</sup> siècle sont la naïve expression du caractère des voyages. Il y a une simplicité amusante dans celui de Hans Staden, et c'est avec un sourire mêlé d'une sorte d'effroi pour les souffrances d'un pauvre voyageur, qu'on lit en tête de sa relation : „Histoire véritable et description d'un pays d'anthropophages sauvages et nus, dans le Nouveau-Monde, en Amérique, vérifiée par sa propre expérience.”

Disons-nous un mot du crédule Vincent-le-Blanc, d'Alphonse-le-Xaintongeois?... C'est surtout en Orient que les emporte leur goût pour les aventures; et ils prolongent, dans le XVI<sup>e</sup> siècle, l'âge où les voyageurs trouvaient le monde des fées aussitôt qu'ils avaient dépassé le sol de la France.

\* \*

Après tous ces auteurs de relations peu répandues maintenant, et cependant si dignes d'attention, on voit paraître Claude d'Abbeville, qui va couvrir les Tupinambos dans l'île de Maranh; il est encore du XVI<sup>e</sup> siècle, et touche au XVII<sup>e</sup>; il peut commencer cette série de missionnaires voyageurs, qu'on va voir s'élaner à la conquête des âmes, comme d'autres allaient à la conquête des richesses. L'enthousiasme religieux qui anime ces bons pères leur révèle un nouveau genre de poésie; ils associent continuellement l'idée de Dieu aux merveilles qu'il contemple; étonnés quelquefois de la grandeur d'âme des sauvages, ils voient encore dans leur éloquence une révélation divine; ils racontent les discours qu'ils ont entendus, sans trop les altérer; Tite-Live, comme c'était l'usage, ne passe plus tout entier dans les péroraisons de leurs guerriers, et au sein des forêts vierges s'élève une poésie religieuse qui a quelque chose de la virginité de la nature. Ces moines français, qui vont recueillir des paroles naïves ou des émotions nouvelles en échange de leurs grandes pensées, sont plus nombreux que ceux des autres nations; et, tandis que les Espagnols font encore des conquêtes sanglantes, ils font des conquêtes de pure intelligence, qui se montreront, après deux siècles, dans les créations de ces poètes voyageurs dont les chants ont été une hymne sublime inspirée par les scènes les plus imposantes d'une nature étrangère.

On est tenté de le dire: si ces moines, simples dans leurs récits mais tout naturellement grands écrivains, eussent été lus davantage en leur temps, la poésie descriptive, au XVI<sup>e</sup> siècle, en eût été modifiée; mais ces poètes méconnus disaient alors un chant solitaire, échappé des forêts, répété dans le cloître, perdu pour le monde, et que l'on n'a compris qu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Nous terminerons ici cette grande période des voyageurs primitifs, qui, malgré leurs préjugés et leurs observations bizarres et incomplètes, ont tant fait pour la poésie et pour l'histoire. C'est surtout en se rappelant leur ardeur infatigable, qu'il faut leur appliquer cet adage: „La curiosité, fille de l'ignorance, est mère de la science.”

F. DENIS.

## GÉOGRAPHIE BACHIQUE.

Quoique les chimistes nomment vin toute liqueur que la fermentation a rendue spiritueuse et enivrante, nous ne parlerons dans cette Revue Bachique que du vin qu'on tire du raisin, „Vinum de vita”, ce jus délicieux que, suivant une tradition sainte, le patriarche Noé s'avisait de préparer, lorsqu'il se vit échappé au danger du déluge dans lequel venait de périr la plus grande partie du genre humain.

Depuis ce temps là, le vin a été un consolateur pour les hommes qui le regardent comme l'adversaire et l'ennemi de l'eau. Les joyeux amis du vin détestent cet élément, et disent aux hydropotes, ses prôneurs, qu'ils n'en voudraient pas même dans leurs souliers, à plus forte raison encore moins dans leur estomac.

Le vin a jusqu'ici conservé son crédit et maintenu son influence sur le genre humain. Si l'excès du vin ravale l'homme au rang de la brute, l'usage modéré qu'on en peut faire, n'a jamais été regardé comme une jouissance ignoble et commune: on s'est plu toujours à voir dans cette boisson un moyen capable de monter l'imagination des poètes et de répandre la joie, en excitant les bons mots.

\* \*

Les sentiments affectueux ont souvent dû au vin leurs plus doux épanchements. Tout le monde connaît le proverbe latin: „In vino veritas”. Les anciens, nous dit Athénée, ont donné au vin le nom de „vérité”, parce que les buveurs se font connaître dans le vin tels qu'ils sont. Cet auteur ajoute que la récompense des vainqueurs aux Jeux Bachiques était un trépied pour marquer que Bacchus disait des vérités aussi bien qu'Apollon. Qui est ce qui n'a pas entendu parler des dithyrambes, qui étaient des hymnes que les Grecs chantaient en l'honneur du dieu des vendanges, au milieu du tumulte, des clameurs et de toutes les extravagances qui sont la suite de l'ivresse?

\* \*

Tous les peuples qui ont pu naturaliser la vigne chez eux, ont bientôt pu apprécier le vin; et ceux qui vivent sous un climat où la nature ne permet pas à la vigne de prospérer, mettent au nombre des plus grandes jouissances celles du jus de la treille. Ils font venir à grands frais des pays les plus lointains ce nectar des mortels.

Dans le „Livre des Juges,” chapitre IX, versets VII et XIII, on lit: „Les arbres dirent à la vigne: „Viens et règne sur nous.” Mais la vigne leur répondit: „Quoi! je quitterais mon bon vin qui réjouit Dieu et les hommes, pour aller planer et dominer sur les autres arbres?”

A l'encontre, le „Coran” dit: „Il est certain que le vin, le jeu de hasard et les pierres sur lesquelles on tue les chameaux et d'autres animaux pour les distribuer au sort, sont devant Dieu des choses abominables et des œuvres du démon. Il faut vous en abstenir pour être sauvé.”

Et dans la „Sunna” (recueil de traditions et de transmissions orales de Mahomet), il raconte ce qui suit: „Dans la nuit de mon ascension, Moïse vint à moi; il se promenait gravement comme un homme tempérant; moi, j'étais plus que lui semblable à un fils d'Abraham. Il m'apporta deux verres: il y avait dans l'un du lait, dans l'autre du vin. „Bois, s'écria-t-il, dans le vase que tu voudras.” Je pris le lait. „Tu as bien fait, me dit-il, car, si tu avais pris le vin, tu aurais séduit ton peuple.”

\* \*

Les Mahométans n'appellent pas même le vin par son nom ordinaire, ils se servent d'expressions allégoriques et de périphrases.

Au reste, Mahomet n'est pas le premier auteur d'une pareille défense. Les anciens Egyptiens regardaient déjà la boisson du vin comme avilissante; et les hommes les plus honorés de leur pays, tels que les rois et les prêtres, devaient s'en abstenir. Les prêtres égyptiens firent même arracher du sein de la terre des ceps de vigne, qu'on avait plantés, et l'on fit un crime au roi Psammétique de ce qu'il violait les anciennes mœurs, en buvant du vin qu'il tirait de la Grèce. Cependant, après le temps de ce prince, on accueillit dans ce pays la culture de la vigne; on employait les vins de la Thébaidé contre la fièvre; et ceux de Morée, non loin d'Alexandrie, ainsi que ceux d'Acanthe jouissaient d'une grande réputation. Suivant même le témoignage de quelques auteurs anciens, c'est l'Égypte qui a produit le premier cep de vigne; d'autres écrivains le font venir d'Étolie.

Les Arabes buvaient du vin, avant que Ma-

homet le défendît. Il en est de même des Persans et des Indiens. Ces derniers honoraient un dieu vinificateur qui se nommait Soroadeios. Les anciens rois de Perse ne buvaient que de l'excellent vin de Calybon, dont le plant fut porté plus tard à Damas. L'Asie renfermait plusieurs vignobles; la Palestine a toujours produit du vin délicieux; Babylone avait un vin qu'on nommait nectar. Le vin du Liban est devenu célèbre par les Saintes Ecritures. D'autres vins exquis venaient de la Phénicie (celui de Byblos), de la Silicie, d'Halicarnasse, de Magnesie, en Thessalie, de Milet et de Smyrna.

Quant aux Grecs, nous savons quel cas ils faisaient du vin. Ils savaient le faire d'excellente qualité; et déjà 640 ans avant l'ère chrétienne, ils en faisaient un grand commerce dans les pays étrangers. Nous ne saurions affirmer que leur manière de traiter les vins ait été précisément comme la nôtre; quelques essais du vin antique des Grecs ne flatteraient peut-être pas le palais de nos gourmets.

\* \*

Par exemple, le moyen de se faire une idée du vin d'Arcadie qui, en vieillissant, se desséchait dans des outres, se solidifiait, de manière qu'on en rompaient des morceaux qu'il fallait amollir en les trempant dans l'eau? Où pouvait être également l'avantage de mêler de l'eau de mer dans la préparation du vin? Les Grecs prenaient ordinairement du vin trempé; cependant, ils en buvaient quelquefois jusqu'à s'enivrer. On sait qu'ils regardaient Bacchus comme le dieu „tutélaire” du vin; et qu'en buvant ils chantaient en l'honneur de ce dieu. Ces fêtes, ils les célébraient à leur manière, c'est-à-dire, avec ce goût attique qui distinguait ce peuple fier et poli, savant et guerrier, passionné pour la gloire et pour le plaisir, qui, selon l'expression de l'abbé Arnaud, par le haut degré d'excellence où il porta tous les arts, condamna les âges suivants à l'éternelle nécessité de les imiter et au désespoir de les surpasser jamais.

Il faut l'avouer cependant, ils avaient aussi des Bacchanales et des Orgies, qui, quoique consacrées par des actes religieux et relevées par le charme des dithyrambes et autres poésies bachiques, n'en étaient pas moins déshonorées par des excès d'ivresse, indignes de la plus spirituelle nation de l'antiquité.

\* \*

Les héros d'Homère prennent du vin pour se fortifier et se guérir. Aussi Bacchus présidait-il aussi bien qu'Esculape à la médecine. On croyait que le vin que l'on buvait pendant les chaleurs de la canicule était très-salutaire; et on lui attribuait, tant en général qu'en particulier, bien des vertus merveilleuses.

On prétend, par exemple, que l'on préparait à Hérée en Arcadie un vin qui rendait les hommes fous et les femmes folles; tandis que celui de Trézène faisait l'effet contraire. Un jour qu'on célébrait à Olympie une fête en l'honneur de Bacchus, on ferma et cacheta avec soin des vases d'airain vides; et, le lendemain, ô prodige! le Dieu les avait remplis.

Les Grecs avaient des opinions toutes particulières concernant le vin; ils croyaient entre autres qu'en mangeant du chou, ou bien même en sentant ce légume, les buveurs se désenivraient, et qu'on se garantissait de l'ivresse en portant au doigt la pierre violette qui tire sur le pourpre, et qu'on nomme améthyste. Non-seulement on disait que l'améthyste préserve de l'ivresse; mais on prétendait aussi qu'elle rend la personne qui la porte aimable et ingénieuse. Dans ce cas, bien des gens devaient en porter une.

\* \*

Les vins les plus renommés de l'ancienne Grèce étaient ceux de Lesbos (le plus estimé de tous) de Maronée, Thasos, Cos, Chios (vinum Arvisium) Naxos, Icarie (le Pramnium vinum qui se faisait avec des raisins sacrés) Lampsaque, Mytilène, Corinthe, Coridus, Rhodes, le pays des roses etc.

Le vin n'était pas moins en honneur chez les Romains. Les plus illustres poètes de cette nation se sont plu à chanter ses bienfaits

On pense bien que le beau climat de l'Italie dût être un des premiers à adopter la culture de la vigne. La belle Campania produisait les meilleurs vins. On en tirait le vinum cæcolum, le calenum, le satinum, les vins de Suessa, le Falerne des montagnes des environs de Mondragone, le vin manique qui était fort et fait par art, le vinum albanum de Cumæ, le surentin, le rhégium, le priverum, le tormulum. Les anciens tiraient aussi du vin en abondance des autres parties de l'Italie. Athénée cite quantité de contrées qui en fournissaient d'excellent, telles que Spoleto, Nomento, Vicenza, Ancône, Rivoli, etc. Un vin vieux et exquis s'appelait „vinum consulare”. On aimait beaucoup à Rome les vins de la Grèce. Les Romains connaissaient déjà le vinum rheticum. La Provence, le Dauphiné, le Languedoc leur doivent leurs premiers plants. Il est vrai que Domitien fit arracher les ceps de vigne transplantés dans ces provinces Gauloises, parce qu'il croyait la culture des blés plus favorable; mais Probus y fit revivre la culture de la vigne deux cents ans plus tard.

\* \*

Voici ce que Delille, le Chantre des Jardins, dit de la transplantation de la vigne dans sa patrie:

Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères  
En bataillons armés, sous des cieus plus prospères,  
Aller chercher la vigne et vouer à Bacchus  
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus?  
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées  
Rapportaient, en chantant, ces glorieux trophées.  
Du pampre triomphal ils couronnaient leurs

fronts;  
Le pampre sur leurs dards s'enlaçait en festons.  
Tel revint sur son char le Dieu vainqueur du

[Gange.  
Les vallons, les coteaux célébraient la vendange;  
Et partout où coula le nectar enchanté,  
Coururent le plaisir, l'audace et la gaîté.

L'Europe qui s'est adonnée à tous les genres de culture, s'est aussi livrée avec ardeur à celle de la vigne. D'un bout de cette partie du monde jusqu'à l'autre, Bacchus étend son aimable empire, et fait gémir ses innombrables pressoirs: le raisin a été naturalisé dans des contrées assez boréales, et il a bien récompensé les soins et le travail du cultivateur.

A. TÔME.

## A PROPOS D'ÉPINGLES.

L'industrie est fille du besoin, et l'instinct de la coquette est aussi ancien que la femme: il dût y avoir des épingles dès qu'il y eut des vêtements. Comment, sans cet engin, ajuster, fixer, retenir, ou faire flotter négligemment un voile, au gré des désirs et des nécessités? N'essayons donc pas d'assigner une date à un fait primordial.

L'épingle, évidemment préhistorique, a laissé des débris dans nos plus anciennes cavernes, et le doyen de la poésie grecque, Hésiode, a constaté sa haute antiquité: „Quand les anciens Grecs, dit-il, ne se vêtissaient encore que de la dépouille des animaux tués à la chasse, les nerfs servaient de fil et les épines d'épingles.” Les aiguilles d'os existaient en plus grand nombre et se retrouvent, de nos jours, parmi les curiosités des collections ethnologiques.

On ne put se contenter longtemps de coutures, de piqûres aussi imparfaites, et bien que l'emploi des épingles en bois (lignea) n'eût pas encore été abandonné, par les dames romaines, au commencement de l'ère chrétienne, on préférait, depuis une longue suite de siècles, de les confectionner en métal. Les grandes périodes de la civilisation primitive, désignées sous les noms d'âges de cuivre, de bronze et de fer, avaient graduellement amené ce progrès. Il s'était étendu des Grecs aux Romains, d'abord par l'exemple des Egyptiens si habiles à durcir le cuivre; ensuite par l'activité commerciale des Phéniciens, principaux trafiquants de l'étain et du bronze; en dernier lieu, par l'influence des Etrusques, ces incomparables orfèvres.

\* \*

Le goût fastueux des bijoux se manifesta chez la plupart des races à demi-barbares. En Angleterre, on a trouvé, dans les plus anciens tumulus, des squelettes avec des ornements d'or, des colliers d'ambre et de jais. Aux temps homériques, c'est déjà avec une aiguille d'or que Pénélope exécute l'interminable tapisserie qui lui sert de prétexte à faire poser ses nombreux soupirants. C'était également par des épingles d'or que les femmes juives rehaussaient le sombre éclat de leur chevelure, notamment Judith lorsque, sortant de Bethulie, elle s'en allait séduire et occire, nuitamment, le vaillant Holopherne.

L'épingle à deux branches avait, à Rome, une destination non moins coquette, mais plus utile: au dire de Martial, elle empêchait les boucles de ternir, en s'éparpillant sur les épaules, la fraîcheur des vêtements, tandis que d'autres épingles richement façonnées ou garnies de pierreries, brillaient dans les parties élevées de la coiffure.

\* \*

Si l'origine des épingles se perd dans la nuit des temps, il n'en est pas de même de l'époque de leur perfectionnement, de leur vogue. On en faisait grand usage au XIV<sup>e</sup> siècle, et certains vers de Froissart, notre célèbre chroniqueur, autorisent à croire qu'on les offrait, parfois, comme don gracieux, aux dames.

L'expression „donner des épingles” s'appliquait, peut-être, dès lors, aux menues dépenses de la toilette et désignait sans doute aussi, par extension, la pension accordée annuellement pour ce genre de dépense. Quoi qu'il en soit, l'abus des épingles s'étendit; les „fringantes,” rivalisant de luxe avec les „mignons,” en parsemaient, au XV<sup>e</sup> siècle, toutes les parties de leur ajustement, afin de fixer trop de rubans et trop d'aiguillettes. En dépit des lois somptuaires, constamment violées, l'exagération s'accroissait pendant plus de cinquante ans encore; l'excès s'était transformé en usage, et un rude prédicateur, Michel Menot, s'adressant, en 1508, aux dames élégantes de son auditoire, ne craignait pas de leur dire: „O vous, qui faites les délicates, qui souvent manquez de venir entendre les paroles de Dieu, je suis certain qu'on mettrait moins de temps à nettoyer une écurie, où il y aurait quarante-quatre chevaux, que vous n'en mettez pour attacher vos épingles.”

La morale prêchée par Menot ne remédia pas à ce fâcheux état de choses. Au contraire, tout continua à aller de mal en pis et un plus vaste champ s'ouvrit encore à la culture des épingles quand on vit apparaître ces hoche-plis, ces vertugadins qui (comme le raconte Montesquieu) obligèrent les architectes à élargir les portes de tous les salons.

\* \*

Ce fut à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle seulement, que les épingles en laiton se substituèrent, d'une manière absolue, aux brochettes en bois et en ivoire. La Renaissance, à son déclin, inaugura l'ère de l'industrie et de l'art modernes; autres costumes, autres mœurs, autres épingles. Celles-ci servaient, dans l'antiquité, non-seulement d'attache, — de bijou, — d'outil pour friser les cheveux, — d'instruments pour piquer jusqu'au sang les esclaves lents ou maladroites — mais même d'arme meurtrière: on sait que les Athéniennes tuèrent à coups d'épingles le soldat annonçant la victoire remportée par les Eginètes sur les troupes de la République.

Singulier contraste! jadis l'emploi des épingles était des plus complexes et leur fabrication des plus simples, tandis que, de nos jours, un emploi à peu près unique nécessita une fabrication des plus complexes. L'ancien marchand des fils de laiton retirait sans effort son épingle du jeu, et l'épinglier actuel la soumet, par différentes mains, à une douzaine d'opérations délicates avant de la bouter sur le papier. Elle s'en échappe, enfin, pour aller, par centaines hérisser les atours et les corsages des filles d'Eve, car il n'est pas de rose sans épines, et gare à qui s'y frotte: il s'y pique!

MARIE S.

## LA TOUR AU LIÈRE,

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

VII.

A cette question — „qui donc m'appelle sa mère?” — faite d'un ton si dur, Jeanne resta interdite; car elle ne comprenait pas que c'était le son de sa voix qui, en éveillant Marguerite du mirage de ses souvenirs et de ses pensées, venait de produire un choc contre lequel sa raison faiblissait et chancelait...

Epuisée par sa maladie, rappelée d'une manière trop prompte à la réalité si décevante de ses chagrins, la pauvre femme bondit éperdue, incertaine. Cette amertume, si longtemps refoulée dans son âme, déborda enfin de ses lèvres; l'exaltation fiévreuse qui l'animait rendit sa parole impérative et menaçante.

Jeanne, à la vue de ce changement étrange, se sent frémir, car Marguerite s'est levée, forte et terrible, devant elle; la pauvre ne peut soutenir son regard; d'une voix troublée elle balbutie:

— Maman, ... maman!

— Vous n'êtes pas ma fille... Qui ose ici m'appeler encore sa mère?

— Maman! s'écrie Jeanne avec angoisse, oh! que dis-tu?

— Je vous dis que vous n'êtes pas ma fille, reprend Marguerite dans le plus grand désordre, vous êtes l'enfant d'une femme, qui... Comme votre mère, vous traînez avec vous la honte, le désespoir...

— Grâce! dit Jeanne en tombant à genoux, grâce!

— Non, interrompit Marguerite avec violence, je ne vous ferai pas grâce! Vous qui avez méconnu mes soins, ma tendresse, qui avez flétri mes rêves comme mon espérance, qui avez fait de mon dévouement une faute, qui, pour prix de mes privations de toutes les heures, m'avez abandonnée; vous n'aurez pas grâce; votre conduite ingrate m'a tuée... Dites, est-ce qu'une fille tue sa mère? Est-ce qu'une fille va jusqu'à la faire douter de la justice divine?

A cette parole si désespérée, dite par sa mère adoptive, Jeanne jette un cri déchirant, et à ce cri, Marguerite s'arrête. Elle passe rapidement une main convulsive sur son front pâle, comme pour ressaisir sa pensée fugitive; puis tout-à-coup, ouvrant les bras dans le vague qui l'entoure, elle tombe en arrière.

Jeanne a vu ce mouvement; elle s'est élancée, elle reçoit, elle soutient la pauvre femme inerte et presque morte. Seule, pour secourir sa mère, Dieu semble doubler ses forces; elle parvient à l'asseoir dans son fauteuil en l'appelant des noms les plus doux.

Pendant quelques instants, Marguerite ne paraît pas l'entendre, ses lèvres sont pâles, ses yeux éteints, les veines de son front sont tendues et gonflées; enfin peu à peu son regard se ranime; incertain, d'abord, il s'arrête, il se fixe; par un suprême effort, la mère infortunée semble lutter entre le vertige et la raison. Lutte terrible et douloureuse, mais dans laquelle la raison surgit. Bientôt des larmes abondantes jaillissent sur son pâle visage; alors elle parvient à s'écrier:

— Mon enfant! mon enfant! en étreignant Jeanne dans ses bras.

VIII.

De ce jour Marguerite fut sauvée; l'amour maternel et le retour de Jeanne opérèrent ce miracle. De ce jour aussi, cette tendresse si immense et si profonde que la pauvre femme portait à son enfant d'adoption sembla s'accroître encore; car elle voulait régénérer cette jeune âme par la pratique de la vertu; elle voulait surtout lui faire croire et espérer que Dieu, dans son indulgence, laissait à la fille repentante une étoile scintillante au ciel pour la soutenir et la guider.

C'était donc en s'accusant d'égoïsme qu'elle voulait justifier aux yeux de Jeanne son indulgence et son pardon.

Ce fut dans ces tristes entretiens que bien des jours s'écoulèrent; Jeanne, toute au bonheur de revoir sa mère, de se dévouer à elle, accepta tout avec courage, — car pour elle, c'était l'expiation.

Mais lorsqu'elle ne fut plus soutenue par les craintes que la vie de Marguerite lui avait données, par cette déception douloureuse de la conduite indigne de Jules; quand enfin, les jours monotones et tristes de la réclusion s'appuyèrent, un à un, sur son désespoir et sur sa honte, elle ne put considérer sans effroi l'horizon borné de ses seize ans enfouis dans ce lieu désert et sans espérance.

Dès son arrivée, on avait refoulé dans son âme tout épanchement, toute explication, et elle dut renfermer ses craintes au sujet de Charlot, qu'elle n'avait plus revu depuis le soir où il devait se battre avec Jules. Maria avait été la seule admise auprès d'elle au moment de son départ; nous savons que ce fut par elle et par ses soins, qu'elle effectua son retour, mais cette Maria ignorait ou ne voulait pas lui dire les suites de ce duel.

Toutes ces pensées, toutes ces appréhensions, cachées au fond de son âme, lui rendirent la vie qu'elle menait à la Tour plus décolorée, plus douloureuse encore.

Ce fut avec une terreur que le désespoir grandissait dans le silence, que les jours succédaient aux jours. Ce marasme, cette prostration dura trois mois, pendant lesquels elle fut pour sa mère attentive, dévouée; car son intelligence morte rayonnait encore à la voix de Marguerite.

Cette abnégation si complète, mise d'abord sur le compte de son repentir, finit par effrayer sa mère et le parrain Jean-Baptiste. Le curé lui-même se sentit ému de pitié devant cette enfant immobile et pâle, qui, depuis trois mois, n'avait pas dit une seule fois: „Je souffre,” et qui pourtant se mourait.

Accueillie à son retour par une révélation inattendue et cruelle, on lui avait dit: „Vous n'êtes pas ma fille!” et cette parole, quoique arrachée au délire d'une pauvre et sainte femme, cette parole avait anéanti son âme.

De ce jour, Jeanne, repliée sur elle-même, morne et triste, habituellement assise sur le petit banc de Marguerite, ayant la grosse tête de Turc posée sur ses genoux, car le brave animal ne la quittait ni d'un pas, ni d'une minute, de ce jour Jeanne demeurait indifférente et glacée.

Marguerite, alarmée, redoubla pour elle de soins. L'honnête Jean-Baptiste, qui d'abord s'était montré d'une sévérité extrême, regrettant sa dureté, se hâta de revenir à sa bonté naturelle, mais Jeanne ne remarqua point ce changement.

## IX.

L'inquiétude grandissait autour de notre héroïne, et cette inquiétude amena un soir le curé et Jean-Baptiste chez Marguerite; un médecin avait été consulté, et d'après son avis, on allait tenter une épreuve sur cette organisation malade si profondément attaquée. Mais à ce moment suprême tous trois hésitèrent; une pénible incertitude se peignait dans les regards attachés sur l'infortunée victime d'un rapt savamment combiné.

Enfin le vieux prêtre fit un signe au parrain. Celui-ci, tant pour cacher son émotion que pour attirer l'attention de Jeanne, après avoir toussé, fait du bruit avec sa chaise, dit d'une grosse voix:

— Monsieur le curé, avez-vous des commissions à me donner? J'ai reçu des nouvelles de Paris; je vais y répondre.

Et il appuya sur le mot Paris.

Jeanne, sans faire un mouvement, continuait à regarder le chien; à un nouveau signe du pasteur, Jean-Baptiste continua:

— Vous savez, Monsieur le curé, que lorsque ma pauvre Jeanne...

Le brave homme s'arrêta en prononçant ce nom, car une grosse larme venait de lui monter aux yeux.

Il reprit:

— Vous savez que quand cette pauvre enfant nous fut si traîtreusement enlevée, sa mère, Marguerite, en devint comme folle, puis tomba bien malade...

Ici nouvelle interruption; mais Jeanne, sans sourciller, d'un mouvement lent et doux, continuait à caresser son chien.

Jean-Baptiste, après l'avoir considérée, reprit avec un soupir:

— Marguerite serait peut-être morte avant que j'eusse été prévenu, si le Ciel ne lui avait

depuis des mois égarait. Charlot était à pied, sans argent, il arriva enfin à Paris... (Jeanne cette fois sembla faire un léger mouvement.) Mais ce n'était rien encore d'avoir laissé sa famille, bravé tant de fatigues, de misères, d'être dans cette ville immense, sans amis, sans guide... Et sentir une mère qui pleure, qui attend, qui compte sur vous... Tout autre se serait rebuté... Mais Charlot couronna sa tâche par une action digne d'un si grand cœur. Il lui fallait de l'argent, il s'est vendu, il s'est fait remplaçant, et sans regret il a livré sa vie et sa liberté pour rendre un enfant à sa mère: (Jeanne, d'une pâleur mate, le front courbé, semblait écouter.) Enfin, il découvre les traces de la pauvre innocente tombée aux griffes d'un mauvais sujet... Il parle, il prie, il provoque; car cet homme ne veut pas donner son nom à sa victime... (Jeanne, sans lever la tête, frissonnait convulsivement.) Un duel eut lieu... Mais Dieu fut juste et bon... le méchant fut blessé... peut être mortellement... et notre brave Charlot est resté sain et sauf.

— Jeanne! Jeanne! cria Marguerite, en voyant celle-ci tomber la face contre terre.

— Ce n'est rien, rien, dit le curé, en s'empresant auprès de Jeanne. Voyez, voyez, elle revient, elle pleure...

— Oui, oui, elle pleure, dit Jean-Baptiste qui suffoquait lui-même... Elle pleure, et ce sont des larmes bénies. Monsieur le curé, le médecin l'a dit: „Si vous pouvez la faire pleurer, vous la sauverez...”

En effet, Jeanne, soulagée par ses larmes, revint doucement à elle, en jetant un ineffable regard de reconnaissance et d'affection au vieux prêtre, à Jean-Baptiste. Appuyée sur le cœur de sa mère, elle murmura doucement:

— Coupable et perdue, j'ai donc un refuge! Je puis donc espérer encore?...

— Un refuge! dit Marguerite en la couvrant de baisers, le voilà, ma fille, là dans mes bras... Pauvre chère enfant, si tu savais combien je t'aime!

— Une espérance! reprit le curé avec bonté; mais, Jeanne, vous n'avez donc pas regardé le ciel... Là est un Dieu clément et miséricordieux, il lit dans votre cœur, et par ma voix il vous dit qu'il n'y a pas de faute qu'un sincère repentir n'efface.

Dans sa joie, le brave Jean-Baptiste, qui pleurait aussi, se mit tout-à-coup à danser au milieu de la pièce, au grand ébahissement de Turc qui, voyant le gros homme sauter, se mit à bondir en aboyant.

A ce spectacle grotesque et tant soit peu bruyant, l'ecclésiastique ne put s'empêcher de sourire.

Jeanne, tout-à-fait revenue, regardait, dans une indicible surprise, son parrain et Turc sauter. Après les avoir considérés à qui mieux mieux, elle partit d'un grand éclat de rire, dont le timbre frais et jeune semblait effacer toute une année d'amertume et de douleur. Ce rire retentit avec ivresse au cœur de Marguerite.

Cette journée finit heureuse et calme. Toute réserve, toute contrainte était désormais bannie. Il fut convenu, que dès que Jeanne serait entièrement rétablie, on s'occuperait de lui créer des ressources par un état qui la mit à même de pourvoir à son avenir et à celui de sa mère. Le curé, aidé de Jean-Baptiste, devait en chercher le moyen.

On se sépara enfin pour se revoir bientôt. (A continuer.)



L'ORYCTÉROPE OU COCHON DE TERRE.

pas envoyé un secours: Charlot cherchait Jeanne... (Jeanne restait impassible et immobile.) Le brave garçon veillait la mère toutes les nuits, cherchait la fille tout le jour, et cela pendant deux mois! Enfin, voyant que, pour rétablir Marguerite, il lui fallait son enfant, que fait-il alors? Il appelle Turc, lui répète vingt fois le nom de Jeanne, et voilà mon chien pleurant, regardant partout d'un air inquiet, levant le nez pour humer l'air, puis aboyant à réveiller tous les échos d'alentour. Alors Charlot embrasse Marguerite, et suivi de Turc, il dit au chien: „Viens chercher Jeanne, cherche!” Et mon chien part en avant...

## X.

Jean-Baptiste fut interrompu par Turc, dont les oreilles s'étaient dressées à l'appel de son nom, et qui, en entendant le mot „cherche,” répondit par un jappement expressif, en tirant Jeanne par la jupe. A cette secousse, celle-ci releva la tête, en promenant, avec un étonnement douloureux, un regard sur ceux qui l'entouraient; puis, peu à peu, elle sembla retomber dans son inertie somnolente.

Le front du curé s'assombrit, Marguerite se mit à pleurer tout bas, et Jean-Baptiste continua avec effort:

— Vous ne savez pas, Monsieur le curé, ce qu'il a fallu de persistance au pauvre garçon pour suivre un chien, qu'une piste éventée